

La critique radicale de Max Weber

Paul-Émile Boulet, *Université d'Ottawa*

Tout amant de la sagesse un peu trop confiant ou naïf peut trouver en Max Weber un adversaire des plus convaincants et déconcertants. Weber veut donner une sévère leçon d'humilité à celui qui croit en la capacité de l'homme de répondre ou même de s'orienter face à ses interrogations théoriques ou pratiques. Selon lui, d'une part, la nature essentiellement chaotique du monde résiste à toute tentative d'en faire une synthèse ou une représentation adéquate, réduisant à néant nos espoirs théoriques. D'autre part, le caractère inéluctablement irrationnel des jugements de valeur refuse toute légitimité à nos aspirations pratiques. Nous proposons ici de retracer les grandes lignes de l'argumentation de ce redoutable sociologue qui n'a pas manqué de remettre sérieusement en question une large part de l'humanité quant à ses prétentions théoriques et pratiques.

Le monde peut-il être compris ? Pouvons-nous parvenir à nous représenter adéquatement et fidèlement la réalité à l'aide de concepts ? Pour ce faire, celle-ci ne devrait-elle pas être finie ou, du moins, stable ? La force de Weber est de répondre à cette question d'une manière qui se veut purement logique : le chaos des faits s'étend à perte de vue et, de plus, ce monde chaotique ne nous a pas encore révélé toute la diversité dont il est capable, par conséquent nous ne pourrions jamais nous pencher que sur une de ses parties. En d'autres termes, en tant qu'êtres finis observant une réalité infinie, ce ne sera toujours qu'une infime partie de celle-ci qui s'offrira à notre entendement, donc aucune de nos constructions théoriques ne pourra jamais prétendre à une validité générale. Avant de continuer, il est important de mentionner que Weber parle ici de l'infini de la réalité historique, mais il devient rapidement clair à quiconque parcourt l'œuvre de Weber que celui-ci généralise ce chaos historique à la quasi-totalité de la réalité, sa remise en question du savoir historique étant en fait une remise en question d'à peu près tout notre savoir, et il semble qu'il n'y ait que les connaissances des sciences naturelles et des sciences purement techniques qui échappent à cette

critique. Weber pourfend impitoyablement les prétentions à la vérité et à l'universalité émanant des sciences interprétatives comme l'histoire, la sociologie ou la philosophie, ces sciences qui cherchent un sens ou une logique à des phénomènes infiniment complexes, et il exige que celles-ci reconnaissent la nature hypothétique de toutes leurs affirmations. Cette remise en question radicale est bien simple, au fond : le monde humain est composé d'une infinité de faits, or nous ne pouvons tenir compte de cette infinité, par conséquent, nous ne devons pas nous illusionner sur la validité de nos observations. Comme Weber le dit lui-même : « La lumière que répandent ces idées de valeur suprêmes tombe chaque fois sur une partie finie, sans cesse changeante, du cours chaotique et prodigieux d'événements qui s'écoule à travers le temps¹. » Il faut remarquer ici l'introduction du concept de « valeur ». En effet, un savant n'est pas simplement un observateur neutre qui n'a accès qu'à un fragment de la réalité. Ce fragment se trouve fragmenté à son tour par les idées de valeur du savant. Weber radicalise donc davantage sa position en affirmant que la sélection des observations qu'effectue le savant est elle-même conditionnée par ses idées de valeur. Par idées de valeur, Weber entend ce biais inévitable qui oriente notre intérêt en tant que savant en nous faisant identifier ce que nous considérons comme *important*, comme possédant de la *valeur* en termes de potentiel explicatif de la réalité. Selon Weber, croire tirer des conclusions des *faits eux-mêmes* n'est que « l'illusion naïve du savant qui ne se rend pas compte que dès le départ, en vertu même des idées de valeur avec lesquelles il a abordé inconsciemment sa matière, il a découpé un segment infime dans l'infinité absolue pour en faire l'objet de l'examen qui seul lui *importe*². » Par exemple, si un savant s'interroge sur la distribution du travail dans une métropole parmi les différentes ethnies plutôt que parmi les personnes aux différentes couleurs de cheveux, c'est parce qu'en vertu de ses idées de valeur, il lui semble plus significatif, plus *parlant* de se pencher sur ce fragment de la réalité. Weber affirme donc non seulement que la réalité que le savant se propose d'élucider est infinie et chaotique, mais aussi que le point de vue du savant est limité et biaisé par ses idées de valeur. Weber déboulonne donc ici la sacro-sainte objectivité de la science

empirique, en montrant l'emprisonnement du savant dans une subjectivité dont on soupçonne rarement toute l'ampleur.

Selon Weber, tant que le travail de clarification qu'il propose n'a pas été effectué ou compris, le travail théorique du savant demeure un fouillis. L'identification des limites aux prétentions du savant exposée plus haut est un exemple typique de ces tentatives d'ordonner un peu ce qui se fait en science. De cette volonté de clarification naîtra une autre tentative qui illustre bien la représentation que se fait Weber du monde et du travail théorique que peut effectuer le savant rigoureux à l'intérieur de celui-ci. Dans un souci de rigueur et d'univocité, le savant devra, à partir de la réalité, construire des idéaltypes (en allemand : *Idealtypus*). Par exemple, afin de faciliter la discussion du concept d'individualisme, un savant devra définir l'idéaltype de l'individualisme. Un idéaltype ne prétend aucunement être une représentation fiable de la réalité, car Weber sait bien qu'une telle chose échappe aux capacités de l'homme. Un idéaltype prend plutôt la forme d'une définition volontairement partielle et abstraite du concept dont on veut discuter. « [L'idéaltype] n'a d'autre signification que d'un *concept limite* purement idéal, auquel on *mesure* la réalité pour clarifier le contenu empirique de certains de ses éléments importants, et avec lequel on la *compare*³. » Pour discourir clairement sur le rôle de l'individualisme dans le monde, le savant doit utiliser cet idéaltype qui se veut un outil défini rigoureusement et univoquement. Il ne s'agit pas d'une hypothèse sérieuse au sujet de la « nature » de l'individualisme, mais plutôt d'un guide pour l'élaboration d'hypothèses au sujet des relations auxquelles ce phénomène participe dans la réalité. Bien sûr, l'idéaltype de l'individualisme (ou de l'impérialisme, de la féodalité, du mercantilisme, du conventionnel, pour reprendre les autres exemples de Weber⁴) sera déterminé à partir d'une observation du monde, mais cette observation ne prétendra par contre jamais être objective, définitive ou exhaustive.

On obtient un idéaltype en *accentuant* unilatéralement *un ou plusieurs* points de vue et en enchaînant une multitude de phénomènes donnés *isolément*, diffus et discrets, que l'on

trouve tantôt en grand nombre, tantôt en petit nombre et par endroits pas du tout, qu'on ordonne selon les précédents points de vue choisis unilatéralement, pour former un *tableau de pensée* homogène. On ne trouvera nulle part empiriquement un pareil tableau dans sa pureté conceptuelle : *il est une utopie*⁵.

On voit à présent clairement comment ce concept d'idéaltype permet à Weber de continuer de conditionner et restreindre le travail théorique du savant qui veut demeurer réellement rigoureux. Le monde étant chaotique et infiniment diversifié, le savant ne doit s'en tenir qu'à des hypothèses à son sujet, et pour l'aider à élaborer celles-ci de manière univoque, il doit se servir d'idéaltypes.

Il est tentant d'attribuer à tort à l'idéaltype la qualité de modèle exemplaire. Si l'idéaltype avait cette fonction, cela signifierait par exemple que l'idéaltype du christianisme indiquerait ce que le christianisme doit être⁶. Un idéaltype se voulant exemplaire prétendrait séparer les diverses manifestations du christianisme en bonnes et mauvaises manifestations, ce qui correspondrait à un jugement de valeur, c'est-à-dire à une évaluation, dans un cadre pratique, de la valeur d'une chose. Ceci nous ouvre la voie vers l'argumentation déployée par Weber pour nier toute validité rationnelle aux jugements de valeur. Ainsi, après avoir présenté la position de Weber par rapport aux possibilités théoriques de l'homme, examinons à présent ce qu'il dit au sujet de ses possibilités pratiques.

L'argumentation de Weber au sujet des jugements de valeur se présente en deux volets principaux : la présentation des valeurs comme essentiellement distinctes des faits (en d'autres termes, la présentation de l'hétérogénéité de la sphère des valeurs et de la sphère des faits), et une illustration substantielle de ce qu'il avance dans le cas précis du savant-professeur qui voudrait mêler, dans le cadre de son cours, questions de valeurs et considérations factuelles.

Selon Weber, la sphère des faits et la sphère des valeurs sont tout à fait hétérogènes. Un commentateur de Weber a bien résumé la chose ainsi : « D'un fait quelconque il est impossible de tirer aucune conclusion sur sa valeur et inversement il est impossible d'infé-

rer le caractère factuel d'une chose de la valeur qu'elle a ou du désir qu'elle peut inspirer⁷. » En d'autres termes, un fait ne possède en soi aucune valeur, et une valeur ne dispose d'aucun appui dans les faits. Lorsqu'il s'agit de prendre une décision en vue d'entreprendre une action ou adopter une attitude (approuvante ou non), la tentative de chercher des justifications ou des raisons au moyen de la science empirique est tout à fait déplacée ; celle-ci ne peut nous renseigner qu'au sujet de problèmes factuels, tout à fait étrangers aux problèmes de valeurs. En dernière analyse, tout choix demeure précisément cela : un choix, et il ne faut pas entretenir l'illusion qu'une observation, aussi attentive soit-elle, du monde chaotique pourrait nous guider dans nos jugements de valeur. Au fond, c'est l'idée d'un monde chaotique qui se retrouve encore derrière ces considérations au sujet des sphères des faits et des valeurs. Weber voit une autre preuve de l'irrationalité de la réalité dans cet antagonisme des valeurs auquel participent tous les hommes. Tous les hommes sont emprisonnés dans leurs préférences, qu'ils sont dans l'impossibilité de justifier ou de nier. Pour reprendre les termes de Weber : « Il s'agit en fin de compte, partout et toujours, à propos de l'opposition entre valeurs, non seulement d'alternatives, mais encore d'une lutte mortelle et insurmontable, comparable à celle qui oppose "Dieu" et le "diable". Ces deux extrêmes refusent toute relativisation et tout compromis⁸. » Weber défend cette vision agonistique de la réalité en donnant deux exemples de problèmes qu'aucune éthique ne peut résoudre définitivement⁹. Pour son premier exemple qui concerne l'idée de justice, Weber demande quelle attitude est la plus juste par rapport aux hommes dotés de grands talents. « Celui qui fait le plus mérite-t-il aussi le plus ou bien au contraire faut-il exiger beaucoup de celui qui est capable de le faire¹⁰ ? » En d'autres termes, faut-il favoriser ceux qui ont du talent parce qu'il est juste qu'ils aient ce qui, en raison de leurs facultés, leur revient ou, au contraire, faut-il s'insurger contre l'inégalité de la répartition des talents et tenter de rétablir la justice en refusant de faciliter la vie des hommes talentueux ? Selon Weber, on peut trouver des arguments pour les deux camps et le problème ne sera jamais résolu car en dernière analyse, cela exige un jugement de valeur de notre part, un jugement dont on

ne pourra trouver aucune justification dans les faits. Le deuxième exemple de Weber concerne la motivation profonde des actions humaines : est-il mieux de tenir compte des conséquences des actes que nous posons en vue d'une certaine fin ou, au contraire, la fin justifie-t-elle les moyens ? Il s'agit du combat éternel entre la morale de responsabilité et la morale de conviction, entre la position qui accepte le compromis et celle qui l'écarte complètement. Ces deux positions éthiques ne se fondant pas en bout de ligne sur des faits, mais sur elles-mêmes, sur un choix arbitraire, les arguments que l'on peut invoquer pour l'un ou l'autre camp, irrémédiablement circulaires, ne permettront jamais de les départager. L'antagonisme éternel des valeurs se trouvant ainsi illustré, Weber œuvrera à éloigner le savant du « sacrifice de l'intellect¹¹ » que représente toute prise de position pratique.

Le savant, s'il veut faire preuve de la rigueur nécessaire à son activité, devra viser la neutralité axiologique, c'est-à-dire qu'il devra, en tant que savant, s'abstenir de toute prise de position éthique, de tout jugement de valeur. Il devra substituer aux jugements de valeur l'attitude d'un « rapport aux valeurs ». Poursuivant son objectif de clarification et de compréhension, Weber exige que l'on cesse de se prononcer sur la valeur des fins choisies (puisque une telle discussion est inutile) pour s'occuper de clarifier les conséquences réelles associées aux prises de position éthiques (ce qui ne signifie pas que le savant jugera par la suite de ces conséquences). Le « rapport aux valeurs » du savant sera donc un point de vue qui ne prend position sur aucune question de valeur et qui se contente d'explicitier les liens que peuvent entretenir les valeurs et la réalité, les fins visées et les moyens à notre disposition. En d'autres termes, au lieu de procéder à des évaluations pratiques, le savant discutera rationnellement à leur sujet. Il pourra le faire en clarifiant quelles valeurs sont à l'origine des opinions exprimées, ou quelles conséquences éthiques ou pratiques peuvent découler de la mise en œuvre de ces valeurs. Le savant évitera donc toujours d'évaluer les fins choisies, mais se permettra d'employer son regard neutre à l'élucidation de tout ce qui entoure le choix de ces fins, ce qui inclut entre autres la discussion des moyens que l'on peut associer au choix

d'une fin particulière. Par cette idée de « rapport aux valeurs » apparaît clairement la façon dont Weber compte préserver l'intégrité du savant en maintenant exclusivement celui-ci dans la sphère des faits, où les valeurs sont prises en compte mais jamais hiérarchisées. De cette irréductibilité entre faits et valeurs découle une exigence de rigueur de la part de celui qui se propose de rendre compte de la réalité.

L'illustration la plus importante par Weber de cette exigence de rigueur apparaît à au moins deux endroits dans ses écrits. Il la défend en 1917 dans son « Essai sur le sens de la "neutralité axiologique" dans les sciences sociologiques et économiques », et à nouveau en 1918 dans une adresse intitulée « Le métier et la vocation de savant », présentée dans une série de conférences où Weber présente aussi « Le métier et la vocation d'homme politique ». Dans ces deux écrits, le propos est le même. Le savant-professeur, par pure rigueur logique, doit distinguer clairement son discours de savant de son discours d'homme de volonté.

Weber déplore que les professeurs, à son époque, soient en quelque sorte encouragés à avoir de la « personnalité¹² », c'est-à-dire à approuver ou désapprouver certaines choses durant leurs cours, à tenir en classe des propos qui quittent la sphère axiologiquement neutre des faits pour s'inscrire dans celle des valeurs. Pour prendre un exemple anachronique, un professeur devrait s'en tenir aux faits entourant les actes de Hitler sans poser de jugement à leur sujet. Weber préfère que les savants, afin de donner aux étudiants l'idée la plus juste possible de la science, s'abstiennent de procéder à des évaluations dans la salle de classe. Tout savant, en tant que savant, ne doit s'en tenir qu'aux questions de faits. S'il ressent le désir de condamner ou de louer quelque chose ou quelqu'un, cela relève de sa nature d'homme de volonté, qu'il doit s'efforcer d'écarter de l'amphithéâtre. Le professeur est libre de jouer l'homme de volonté devant n'importe quelle assemblée, sauf celle de sa salle de classe, où, selon Weber, il doit se comporter en homme de science, en savant, puisque les étudiants, condamnés au silence, ne peuvent critiquer le professeur¹³. Cependant, conséquent avec lui-même, Weber admet que cette position, en tant que préférence, n'est qu'un juge-

ment de valeur qui, en dernière analyse, est injustifiable¹⁴. Il s'empêchera donc d'exiger d'un professeur que celui-ci ne procède jamais à des jugements de valeur dans sa salle de classe. Cependant, en se basant sur l'objectivité de la logique, Weber réussira tout de même à dégager une norme qu'il pourra appliquer au discours du professeur¹⁵. Selon les exigences de la pure logique, nous sommes en droit d'exiger d'un professeur que celui-ci distingue clairement lorsqu'il traite de faits et lorsqu'il traite de valeurs. Un discours qui manquerait à cette exigence manquerait de rigueur et serait confus. Weber, qui a admis qu'il ne peut légitimement exiger d'un professeur de taire tout jugement de valeur dans sa salle de classe, montre ainsi qu'il peut tout de même exiger de la part de celui-ci de marquer clairement la distinction entre les deux niveaux de son discours. Ainsi, Weber, après avoir considérablement critiqué les possibilités pratiques de l'homme véritablement rigoureux qui sait distinguer entre faits et valeurs, nous illustre une des conséquences de cette critique : le professeur doit distinguer son discours axiologiquement neutre de celui qui ne l'est pas.

*

Un penseur ayant déployé autant d'énergie à la critique ne refusera sûrement pas de subir un traitement similaire. La principale critique que nous adresserons à Weber est d'avoir confiné nos possibilités théoriques et pratiques dans des frontières si étroites que Weber lui-même n'a pu s'empêcher d'en sortir. Bien sûr, en soi, une telle critique n'invalide pas automatiquement la thèse de Weber, car il subsiste toujours la possibilité d'un néo-wébérianisme, se proclamant plus wébérien que Weber lui-même, qui réussirait à vivre ainsi à l'étroit et à respirer malgré le peu d'espace. Cependant, en observant simplement comment le maître a lui-même dépassé le cadre qu'il s'était fixé, nous pourrions peut-être trouver là quelque indice d'une manière plus sage de penser et de réfléchir.

Considérons tout d'abord la critique par Weber de nos possibilités de connaissance théorique. Weber rappelle souvent la nature chaotique et infiniment diverse du monde et l'impossibilité d'en dégager la moindre synthèse. En effet, aucune synthèse ne peut pré-

tendre tenir compte d'un nombre suffisant d'éléments pour représenter adéquatement l'infinie complexité d'une réalité ou d'un phénomène. Cependant, Weber nous expose fréquemment ses propres synthèses de certains phénomènes, qu'il ne nous présente pas explicitement comme des constructions idéaltypiques, mais bien comme des constructions qui représentent fidèlement la réalité, qui aident à l'expliquer, et qui appuient le propos qu'il avance. La longue exposition, au début de « Le métier et la vocation de savant », des différences qui existent entre les systèmes universitaires allemands et américains en est un exemple¹⁶. Dans le même texte, on peut aussi trouver une illustration du contraste entre le passé et le présent au moyen d'une brève présentation des différentes conceptions de la science de la Grèce à nos jours¹⁷. Ailleurs, Weber définit aussi son époque comme une époque de culture qui a goûté à l'arbre de la connaissance de savoir¹⁸. Nous pourrions multiplier les exemples, mais il est déjà évident par ceux-ci que Weber ne s'en tient pas à des idéaltypes et qu'il succombe à la tentation de s'exprimer sur le réel. Mais laissons ces exemples faibles pour tourner notre attention vers des exemples plus forts, des passages où Weber prétend dégager des vérités universelles de son point de vue particulier. Tout d'abord, il faut préciser que c'est inévitablement en s'appuyant sur son expérience du rapport du savant au monde que Weber en vient à la conclusion que « toute connaissance de la réalité culturelle est toujours une connaissance à partir de *points de vue* spécifiquement *particuliers*¹⁹. » Il faut remarquer ici l'usage des mots « toute connaissance » et « toujours ». Comment Weber a-t-il pu transcender la multitude infinie des phénomènes, le flux du devenir et la richesse infinie de la réalité pour en arriver à cette conclusion universelle ? N'y a-t-il pas là une contradiction interne ? Et encore plus audacieuse est la tentative par Weber de nous présenter sa conception chaotique du monde comme définitive. « L'essai d'une connaissance de la réalité dépourvue de toute présupposition n'aboutirait à rien d'autre qu'à un chaos de "jugements existentiels"²⁰. » D'où Weber prend-il la certitude que le monde est infiniment diversifié et chaotique ? Une telle connaissance *générale* ne nécessite-t-elle pas une connaissance *totale* de la réalité ? Weber ne tranche-t-il pas la question un peu tôt ?

Cela ne peut-il pas nous rappeler un drôle de passage qui semble s'appliquer, dans ce contexte, à Weber lui-même ?

Il en résulte que toute connaissance de la réalité culturelle est toujours une connaissance à partir de *points de vue* spécifiquement *particuliers*. Quand nous exigeons de l'historien ou du spécialiste des sciences sociales la présupposition élémentaire qu'il sache faire la distinction entre l'essentiel et le secondaire et qu'il possède les points de vue nécessaires pour opérer cette distinction, cela veut tout simplement dire qu'il doit s'entendre à rapporter – consciemment ou non – les éléments de la réalité à des « valeurs universelles de la civilisation » et choisir en conséquence les connexions qui ont pour nous une signification. Et si resurgit sans cesse l'opinion affirmant que ces points de vue se laisseraient « tirer de la matière même », cela ne provient que de l'illusion naïve du savant qui ne se rend pas compte que dès le départ, en vertu même des idées de valeur avec lesquelles il a abordé inconsciemment sa matière, il a découpé un segment infime dans l'infinité absolue pour en faire l'objet de l'examen qui seul lui *importe*²¹.

Nous pourrions dire, en reprenant cette citation, que Weber, en tant qu'il affirme « tirer de la matière même » (observer sans aucun présupposé) les points de vue nécessaires à la distinction entre ce qui est essentiel (le monde est chaotique) et ce qui est secondaire (toute autre affirmation sur le réel), entretiendrait selon ses propres dires l'illusion qu'il considère la totalité du réel alors qu'il n'en considère qu'une partie, celle qui consiste l'objet de cet examen qui lui *importe*.

En somme, il semble que Weber ne réussit pas à renoncer à la prétention à l'universalité qu'il dénonce lui-même avec vigueur. Est-ce simplement parce que, en tant qu'il participe à la faiblesse humaine, il est incapable de pousser l'exigence de rigueur jusqu'au bout, comme il le dit, ou plutôt parce que son expérience du monde lui fournit tant d'occasions de conceptualiser et de synthétiser qu'il est au fond incapable de se détacher de cette expérience et de se convaincre que l'attitude qu'il prône soit véritablement rigoureuse ?

Nous y reviendrons après avoir abordé la question de nos possibilités de connaissance pratique.

Weber, en défendant l'hétérogénéité de la sphère des faits et de la sphère des valeurs, se rendrait-il coupable d'une présupposition semblable à celle qui le menait à affirmer la nature chaotique de la réalité ? Et Weber, tentant de s'en tenir aux frontières extrêmement étroites du travail du savant qu'il trace, finit-il par se contredire à nouveau ? Ces critiques possibles deviennent d'autant plus intéressantes lorsque l'on constate l'existence de certains indices dans l'œuvre même de Weber qui pointeraient dans la direction d'une brèche possible dans le mur infranchissable entre considérations factuelles et questions de valeurs dont Weber s'est si farouchement fait le défenseur. Weber, semble-t-il, fait toujours la distinction entre faits et valeurs, et argumente constamment contre ceux qui croient pouvoir légitimement affirmer la validité d'une évaluation. Bien sûr, Weber pose lui-même des jugements de valeur à quelques reprises dans son œuvre, mais il les reconnaît habituellement et il ne les présente jamais comme définitifs. Là où Weber se contredit réellement, à notre avis, c'est lorsqu'il défend l'*objectivité* d'un type bien précis d'évaluation : l'évaluation technique. Expliquons tout d'abord en quoi consiste une telle évaluation. Supposons que nous voulions atteindre une fin (donnée univoquement et dont on ne discute pas) et que nous ayons le choix entre quelques moyens dont nous connaissons les conséquences. Weber affirme qu'en observant lequel de ces moyens possède la plus grande sûreté, la plus grande fréquence dans le temps et la plus grande profusion quantitative (toutes choses étant égales par ailleurs), nous serons en mesure d'évaluer lequel de ces moyens fait l'objet du choix le plus rationnel²². Ce type d'évaluation ne porte jamais sur la fin donnée, mais bien sur les moyens qui permettront d'y parvenir. Cependant, il s'agit tout de même d'une évaluation *univoque* de la rationalité du choix d'un moyen. Il est clair que Weber, dans cette situation bien précise, affirme ni plus ni moins que nous pouvons *évaluer* quel choix d'un moyen serait le *meilleur*, et ceci, en se basant sur les *valeurs* de sûreté, de fréquence et de profusion quantitative. Ainsi, le cas de l'évaluation technique tel que présenté par Weber suscite quelques interrogations : qu'advient-il de

l'hétérogénéité des faits et des valeurs si, dans ce cas bien précis, une observation des faits permet une évaluation ? pourquoi Weber ne conteste-t-il pas la validité des valeurs de sûreté, de fréquence et de profusion quantitative ? où est passé l'antagonisme éternel des valeurs ? Puisque dans ce cas simple, nous avons pu procéder à une évaluation simple, est-il par conséquent permis de penser que, dans un cas complexe, l'évaluation serait certes complexe mais qu'il serait exagéré et illégitime de qualifier *a priori* celle-ci d'impossible ?

En somme, il semble que Weber, comme ce fut le cas pour la dimension théorique de sa thèse, ne réussit pas non plus à respecter jusqu'au bout la dimension pratique de celle-ci, à savoir l'hétérogénéité des faits et des valeurs. Encore une fois, devons-nous imputer cette contradiction à une faiblesse humaine incapable de s'en tenir aux limites de la rigueur telles qu'il les définit, ou plutôt au fait que l'expérience de Weber, contredisant continuellement la thèse qu'il avance en exigeant de lui qu'il reconnaisse les jugements de valeur, rend impossible son adhésion totale à celle-ci ? Nous pourrions résumer l'ensemble de notre critique de la manière qui suit. Il est possible que la thèse de Weber, tant dans sa dimension théorique que pratique, soit valide, quoique difficile à suivre et à appliquer. Cependant, il est également possible que celle-ci soit erronée parce qu'elle requiert de notre part une impossibilité fondamentale à laquelle notre expérience refuse d'ailleurs d'accorder crédit.

L'essentiel de notre critique porte sur l'exigence de certitude et de rigueur démesurée que défend Weber. Celui-ci veut éliminer tout ce qui comporte la moindre incertitude afin que son discours soit composé exclusivement de propositions inébranlables. C'est parce qu'il écarte tout ce qu'il juge incertain que Weber refuse de reconnaître l'intelligibilité du monde, la validité de l'expérience et la possibilité de poser des jugements de valeur corrects. Il cherche ainsi à se tenir, non sans inconfort, à l'intérieur de certaines limites très étroites mais dépourvues de toute possibilité d'erreur. Il est cependant indispensable de noter que ce faisant, l'entreprise de Weber ne vise peut-être plus la vérité. À notre avis, l'erreur fatale de Weber est celle, très courante, d'avoir substitué à la recherche de la vérité la

recherche d'une position inattaquable, à la manière de l'un des pères de la Modernité, Descartes.

1. Max Weber, « L'objectivité de la science dans les sciences et la politique sociales », dans *Essais sur la théorie de la science*, Presses Pocket, 1992, pp. 199-200.
2. *Ibid.*, p. 161.
3. *Ibid.*, p. 176.
4. *Ibid.*, p. 175.
5. *Ibid.*, pp. 172-173.
6. *Ibid.*, p. 182.
7. Leo Strauss, *Droit naturel et histoire*, Paris, Flammarion, 1986, p. 48.
8. Max Weber, « Essai sur le sens de la "neutralité axiologique" dans les sciences sociologiques et économiques », dans *Essais sur la théorie de la science*, p. 390.
9. *Ibid.*, pp. 386-388.
10. *Ibid.*, p. 387.
11. *Id.*, *Le Savant et le politique*, Librairie Plon, 1959, p. 104.
12. *Id.*, « Essai sur le sens de la "neutralité axiologique" dans les sciences sociologiques et économiques », dans *Essais sur la théorie de la science*, p. 370.
13. *Id.*, *Le Savant et le politique*, p. 90.
14. *Ibid.*
15. *Id.*, « Essai sur le sens de la "neutralité axiologique" dans les sciences sociologiques et économiques », dans *Essais sur la théorie de la science*, p. 377.
16. *Id.*, *Le Savant et le politique*, pp. 61-70.
17. *Ibid.*, pp. 80-85.
18. *Id.*, « L'objectivité de la science dans les sciences et la politique sociales », dans *Essais sur la théorie de la science*, p. 128.
19. *Ibid.*, p. 161.
20. *Ibid.*, pp. 156-157.
21. *Ibid.*, p. 161.
22. *Id.*, « Essai sur le sens de la "neutralité axiologique" dans les sciences sociologiques et économiques », dans *Essais sur la théorie de la science*, pp. 418-419.